

Jean Marie ANDRE

Le Sous-Sol

« Je suis un homme malade... Je suis un homme méchant. Un homme repoussoir, voilà ce que je suis. Je crois que j'ai quelque chose au foie. De toute façon, malade, je n'y comprends rien, j'ignore au juste ce qui me fait mal. Je ne me soigne pas, je ne me suis jamais soigné, même si je respecte la médecine et les docteurs. En plus, je suis superstitieux comme ce n'est pas permis ; enfin, assez pour respecter la médecine (je suis suffisamment instruit pour ne pas être superstitieux.) Oui, c'est par méchanceté que je ne me soigne pas. Ça, messieurs, je parie que c'est une chose que vous ne comprenez pas. Moi si ! Évidemment je ne saurais vous expliquer à qui je fais une crasse quand j'obéis à ma méchanceté de cette façon-là ; je sais parfaitement que ce ne sont pas les docteurs que j'emmerde en refusant de me soigner ; je suis le mieux placé pour savoir que ça ne peut faire de tort qu'à moi seul et à personne d'autre. Et malgré tout, i je ne me soigne pas, c'est par méchanceté. J'ai mal au foie. Tant mieux, qu'il me fasse encore plus mal ! »

« Il y a longtemps que je vis comme ça- dans les vingt ans. Maintenant j'ai quarante ans. Avant, j'ai été fonctionnaire, maintenant je ne le suis plus. J'étais un fonctionnaire méchant. J'étais grossier, c'était une jouissance. Je ne prenais pas de pots-de-vin, vous comprenez, il fallait bien que je me dédommage- ne serait-ce que comme ça (Mauvaise pointe, mais je ne la barre pas. Je visais l'effet comique en l'écrivant ; maintenant je comprends assez que je ne cherchais qu'à crâner, d'une façon ridicule -je ne barre rien, exprès !) Parfois, les solliciteurs s'approchaient de ma table pour un renseignement, je grinçais des dents en guise de réponse et je ressentais une jouissance insatiable quand j'arrivais à leur faire de la peine. J'y arrivais presque toujours. Ils étaient presque tous béni-oui-oui – eh, des solliciteurs. Mais parmi tous les gandins il y avait surtout un officier que je ne pouvais pas voir en peinture. Il refusait absolument de se soumettre et faisait un tintouin odieux avec son sabre. Moi, pour ce sabre je lui ai fait la guerre six mois durant. Et je l'ai eu. Il l'a mise en sourdine. Mais bon, c'était quand j'étais jeune. Et cependant messieurs savez-vous ce qui, surtout, faisait le fond de sa méchanceté ? C'est là qu'était le nœud de l'affaire, c'est là qu'était la saleté la plus nauséabonde, qu'à chaque instant, même dans mes montées de bile les plus irrépressibles, je comprenais honteusement que je n'étais pas un homme méchant- je n'étais même pas aigri : je ne passais mon temps qu'à faire peur aux moineaux, et je trouvais là toute ma satisfaction. J'avais l'écume aux lèvres, mais il, aurait suffi qu'on m'apporte une poupée, qu'on me donne du thé avec du sucre, je me serais radouci- je vous le jure. Même l'émotion m'aurait serré la gorge- après, sans doute aurais-je grincé des dents contre moi-même, de honte, et j'aurais eu des insomnies pendant des mois. Je suis comme ça. »

« J'ai menti, plus haut, en disant que j'étais un fonctionnaire méchant. J'ai menti par méchanceté. Les solliciteurs ou l'officier, c'était un jeu, rien d'autre : en fait, je n'ai jamais pu devenir méchant. Je ressentais à chaque instant au fond de moi une foule, oui, une foule d'éléments les plus hostiles à la méchanceté. Je les sentais grouiller de l'intérieur, ces éléments hostiles. Je savais bien, qu'ils y avaient grouillé toute ma vie et qu'ils ne demandaient qu'à jaillir au- dehors, mais je refusais, je refusais, oh oui, je refusais de les voir jaillir. Ils me martyrisaient jusqu'à la honte ; ils arrivaient à me donner des convulsions- et comme j'ai fini par en avoir assez, mais assez ! Tout doux messieurs, n'auriez-vous pas l'idée que je bats ma coulpe devant vous- que tout se passe comme si je vous demandais pardon de je ne sais quoi ? Je suis sûr que oui...Bah, pensez ce que vous voulez-moi, je vous assure que ça m'est égal !

« Non seulement je n'ai pas su devenir méchant, mais je n'ai rien su devenir du tout : ni méchant ni gentil, ni salaud ni honnête- ni un héros ni un insecte. Maintenant que j'achève ma vie dans un trou, je me moque de moi-même et je me console avec cette certitude aussi bilieuse qu'inutile : car quoi, un homme intelligent du XIX^e siècle se doit- se trouve dans l'obligation morale- d'être une créature essentiellement sans caractère, un homme avec un caractère, un homme d'action, est une créature essentiellement limitée. C'est là une conviction vieille de quarante ans- et quarante ans c'est toute la vie : la vieillesse la plus crasse, vivre plus de quarante ans, c'est indécent, c'est vil, c'est immoral. Qui donc vit plus de quarante ans ? Répondez sincèrement, la main sur le cœur ! Je vous le dis-moi : les imbéciles, et les canailles. Je leur dirai en face, à tous ces vieux, à tous ces nobles vieux, à ces vieillards aux cheveux blancs parfumés de benjoin :je leur dirai à la face du monde ! J'ai bien le droit de le dire, je vivrai au moins jusqu'à soixante ans. Je survivrai jusqu'à soixante ans-dix ! et jusqu'à quatre-vingt ! Ouf ... laissez-moi souffler. »

« Vous devez croire, messieurs, que j'ai l'intention de vous amuser ? Là aussi, vous faites erreur. Je ne suis pas du tout le boute-en- train que vous croyez, ou que vous croyez peut-être ; mais si ce bavardage vous énerve (je sens qu'il vous énerve) et s'il vous vient à l'idée de me demander : qui suis- je au juste ? - je vous réponds : je suis un assesseur de collège. J'ai été fonctionnaire, pour me payer mon pain (seulement pour cela) et puis, l'année dernière, quand un de mes lointains parents m'a laissé six mille roubles d'héritage, je me suis pressé de démissionner et je me suis installé chez moi, dans mon trou. J'y habitais avant, dans ce trou, mais maintenant, je m'y suis installé. Ma chambre est moche, elle est sale, elle pue que c'est insupportable. On me dit que le climat de Pétersbourg me fait du mal, qu'il est très couteux de vivre à Pétersbourg avec des moyens aussi misérables que les miens. ... De quoi un honnête homme peut-il parler avec le plus plaisir ? Réponse ; de lui-même...Et donc, je parlerai de moi. »

1.Dostoïevski Actes Sud- 1992. BABEL. N°40

La suite... vous la trouverez chez votre libraire....